



U  
N  
E  
C  
O  
N  
T  
R  
E  
-  
E  
N  
Q  
U  
Ê  
T  
E  
 D  
U  
 C  
O  
M  
M  
I  
S  
S  
A  
I  
R  
E  
 L  
I  
B  
E  
R  
T  
Y

Raphaël Majan  
**CHAIR  
AUX ENCHÈRES**



  
**P.O.L**

Extrait de la publication



# CHAIR AUX ENCHÈRES

Du même auteur,  
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004  
CHEZ L'OTO-RHINO, 2004  
LE COLLÈGE DU CRIME, 2004  
LES JAPONAIS, 2004  
VACANCES MERVEILLEUSES, 2005  
L'AUTEUR DE POLARS, 2005  
CRUELLE TÉLÉ, 2005  
ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2006  
LA GYM DE TOUS LES DANGERS, 2006  
AU BEAU MILIEU DU SEXE, 2006  
LA LÉGION D'HONNEUR, 2006

Raphaël Majan



U  
N  
E

CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

# CHAIR AUX ENCHÈRES

**P.O.L**

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Extrait de la publication

*« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population »*, écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2006

ISBN : 2-84682-165-0

[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## De Max Bébérouste aux bracelets préraphaélites

**M**ardi 4 juillet 2006, après un déjeuner en terrasse ma foi fort sympathique par ce beau temps et prolongé de deux petits cognacs avec son fidèle Lavraut, le commissaire Wallance retourne au bureau. Il est quinze heures quinze, il est censé y être depuis quinze heures. Max Bébérouste a été assassiné dans la nuit du samedi 1<sup>er</sup> au dimanche 2, boulevard Berthier, de quatre coups de revolver avec silencieux qu'on a retrouvé juste à côté du cadavre, sans empreintes, naturellement. La victime était tout ce qu'il y a de plus déplorablement connue de

Wallance et ses services, proxénète notoire ayant trempé dans de louches connexions avec des Albanaises et des Slaves – on recense cinq meurtres où on a pu prouver, sinon qu’il les avait commis ou commandités, du moins qu’ils l’arrangeaient bien. Trois prostituées, dont les premiers éléments d’enquête de Fagis, Lavraut et Nathalie Malicorne montrent qu’elles ne sont pas insoupçonnables, ont été convoquées pour quinze heures.

Wallance, qu’on ne surnomme pas Liberty pour rien (même si le fameux film de John Ford *L’homme qui tua Liberty Valance* y est aussi évidemment pour quelque chose), déteste ce genre d’affaire qui baigne dans le vice, de la victime au coupable. Sans être altermondialiste ni puritain, il voit d’un mauvais œil que la liberté d’entreprendre attente à la dignité de la femme, c’est-à-dire de l’homme tout entier. Que Max Bébérouste ait été assassiné, ça ne le dérange pas. Ce qui le perturberait serait plutôt de laisser ce meurtre sans coupable, aussi justifié qu’il lui semble. S’il s’en défend en matière de mœurs, le commissaire est l’homme le plus rigoriste qui soit en ce qui concerne la pure morale. Il n’y a pas pour lui plus



grande compromission et injustice que laisser un crime impuni. Maintenant, entre trois putes inconnues, laquelle préfère-t-il comme coupable ? Il s'en fiche. D'où ces deux cognacs sirotés sans remords et ce retard désinvolte.

– Tiens, elles ne sont même pas encore là. La rançon du succès. Sans doute qu'elles aiment tellement leur travail qu'elles ne veulent pas en perdre une miette, dit Wallance à Lavraut en constatant qu'il n'y a pas l'ombre d'une fille à attendre dans le couloir.

Il traverse la salle où travaillent des subordonnés et entre d'un bon pas dans son bureau, son collaborateur sur ses talons. Et là, c'est n'importe quoi. Fagis, ce petit Fagis qu'il déteste à cause de son caractère arriviste, trône sur son fauteuil, les trois suspects en face de lui, tandis que Nathalie Malicorne est debout et le divisionnaire Gou sur le second fauteuil. Il comprend ce qui s'est passé. Fagis n'a pas laissé passer l'occasion de faire remarquer que le commissaire n'était pas à l'heure à un rendez-vous qu'il a fixé lui-même et Gou celle de parader devant des filles faciles, espérant en tirer un bénéfice concret, même s'il aime d'habitude se flat-

ter de recruter ses amantes dans le meilleur monde. Quant à Nathalie Malicorne, en tant que femme, elle est excellemment placée pour faire comprendre aux trois assassines présumées qu'elles sont avant tout des victimes et que tout le monde gagnerait du temps si au moins une avouait, à qui les circonstances atténuantes seraient acquises vu sa profession particulière et celle, honnie, de son patron décédé.

– Il se servait de vous, est en train de dire la belle Guadeloupéenne aux trois filles comme une information.

– Bonjour, Liberty. C'est à cette heure-ci que vous arrivez, dit le divisionnaire.

Il semble au commissaire que le reproche qui lui est fait, en plein devant ses subordonnés au mépris de toute règle hiérarchique, serait plutôt de rentrer trop vite que trop tardivement, avant que le divisionnaire, qui est bien du genre à redouter toute concurrence tellement Wallance se trouve plus séduisant même si les faits n'ont pas toujours corroboré cette estimation, ait emballé aucune des trois.

– Bonjour, commissaire Liberty, dit Fagis en levant ses maigres fesses du fauteuil de son supérieur. Comme vous n'étiez pas là, je me suis permis.

– Eh bien, fini la permission, dit Wallance en s'asseyant.

Lui-même et Gou confortablement installés, Lavraut, Fagis et Nathalie Malicorne debout, tout rentre dans l'ordre hiérarchique. Jusqu'à présent, Wallance ne s'est préoccupé que de ça mais, maintenant que c'est réglé, il regarde les prostituées.

La première n'a apparemment rien de slave ni d'albanais, aussi noire que Nathalie Malicorne, et avec un trop léger habillement d'un vulgaire.

– Vous pouvez me parler comme à une sœur, je parie que nous venons toutes les deux des Antilles, lui dit la Guadeloupéenne.

– Vous m'avez plutôt une sale gueule de Guadeloupéenne, dit Anita Viganssa, en vérité martini-quoise.

– Non mais, dit Nathalie Malicorne, très pointilleuse sur ses origines, et, sans sommation, elle la gifle.

C'est vrai que, depuis toujours, elle ne raffole pas des Martiniquaises, pour qui elles se prennent et de quel droit ?

– J'aime mieux quand tu me parles comme ça, grognasse, c'est plus honnête, dit Anita Viganssa, élargissant plutôt que comblant l'accroc à la solidarité féminine qu'a été la claque de Nathalie Malicorne.

– Je vous en prie, dit Lavraut, toujours partisan que tout se passe sans conflit, sans qu'on comprenne s'il reproche sa claque à l'une ou son vocabulaire à l'autre.

– Je vous en prie, mesdames, dit Gou, histoire aussi de ne pas se mouiller sinon pour montrer en quelle estime il tient la gent féminine, même suspectée d'assassinat.

– Anita a raison, dit la deuxième prostituée qui se fait appeler la Mariette mais dont le nom inscrit sur ses papiers d'identité est Claire Braconnart.

Elle est brune, vingt-deux ans officiels même si elle en paraît trente. Elle est maquillée comme à guignol, ce n'est pas chez les amateurs de femmes raffinées qu'elle doit se constituer sa clientèle.

– Il n’y a pas pire flicaille que flicaille en jupon, continue-t-elle. Et une négresse qui veut faire la loi à Paris, on croit rêver. On n’est pas à Sidi Bel-Abbès, ajoute-t-elle tant l’ignorance, fût-elle géographique, est peut-être la cause principale de l’inacceptable racisme.

– Non mais, redit Nathalie Malicorne qui lui en flanque une aussi.

C’est très français, gaulois, cette façon de se chauffer entre soi, les femmes, au lieu de présenter un front uni.

– C’est vrai qu’elle est allée fort, dit Lavraut.

– Pesez vos mots, madame, dit le divisionnaire.

Il veut une fille pour ce soir. Que ce soit une prostituée ou Nathalie Malicorne, ça lui est égal. Somme toute, c’est tout bénéfice de prendre parti.

– Calme-toi quand même, la négresse, dit Fagis en en profitant tout à la fois pour manifester une fois de plus son racisme sous couvert d’humour et poser sa main sur l’épaule de la Guadeloupéenne.

– On ne rit pas sur ce ton, Fagis, dit Wallance pour montrer qui est le chef.

– Allons, on ne va pas en faire toute une histoire, Liberty, dit Gou dans le même but.

– Pour ma part et quoique mon avis n’ait pas l’air de vous intéresser, je tiens à vous faire savoir que je respecte la police et ceux qui la représentent, quels que soient leur sexe et leur couleur, dit la troisième fille. Je souhaiterais savoir ce qui me vaut d’être convoquée en compagnie de ces deux prostituées, profession contre laquelle je suis trop bien élevée pour dire quoi que ce soit mais qui n’en est pas moins fort éloignée de mon univers professionnel.

Wallance la regarde enfin et c’est tout de suite une évidence qu’elle dit vrai. Cette fille est une beauté, pas du tout une prostituée. D’ailleurs, elle sourit au commissaire, avec reconnaissance, comme si elle avait tout de suite vu à qui elle a affaire, qu’il l’avait jaugée à son juste niveau.

– Cette connasse qui se croit une princesse parce qu’elle prend dix euros de plus la passe. Espèce de blondasse, dit la Mariette.

– Blondasse mon cul, dit Anita Viganssa, la Martiniquaise. Riri dit que sa chatte sent la teinture.

– Mesdames, dit Gou en riant cependant comme les autres.

– La duchesse, fausse blonde et vraie pute, tu arrêtes de nous la jouer aristocrate, s’il te plaît, dit Fagis en la giflant.

Sur ce point, elles se retrouvent toutes les trois exæquo.

– Mais vous êtes fou, Fagis, bien sûr que madame n’est pas une prostituée, dit spontanément Wallace, immédiatement récompensé par un sourire plein de délicatesse qui vient indiscutablement du cœur. J’ai connu des duchesses qui s’exprimaient moins bien que madame, ajoute le commissaire dont le goût pour la langue française paraît s’étendre jusqu’au sexuel.

– Ah, je ne savais pas que vous connaissiez des duchesses, Liberty, dit Gou qui aimerait que le beau monde soit sa chasse réservée.

– Moi, je l’ai vu tout de suite, dit Anne-Marie-Tatiana Durand (tel est le nom de la magnifique blonde, née à Vladivostok mais mariée en France où elle aurait manipulé jusqu’à son prénom). Non seulement monsieur le commissaire connaît des

duchesses mais il s'y connaît en duchesses, c'est évident qu'il a l'aristocratie dans l'œil.

– Hé hé, assurément que j'en ai démasqué, des imposteurs et des imposteuses, dit Wallance en se passant le doigt sur la moustache qu'il n'a pas, tel Humphrey Bogart dans les films de quand il était jeune.

– Mais enfin, commissaire Liberty, c'est une pute tout ce qu'il y a de plus banal, dit Fagis.

– Quand on l'a dégotée boulevard Berthier, je peux vous jurer qu'elle ne prenait pas des petits-fours avec un baron, commissaire, dit Nathalie Malicorne.

– Oui, je pense, commissaire, que madame exerce un métier très ancien, dit Lavraut, toujours aussi tempérant que tempéré.

– Elle se croit supérieure parce qu'elle fait des passes à cent cinquante euros. Mais il faut voir dans quel état elle en sort, je n'accepterais jamais, dit Mariette.

– Si les duchesses sont celles qui se font mettre le cul en sang, c'est la reine des duchesses, dit Anita Viganssa.



– Qu'est-ce que vous connaissez à l'aristocratie ? dit Wallance à la cantonade.

– J'ai l'impression, Liberty, que les activités de madame, pour ne pas être répréhensibles si elle n'a tué personne derrière, n'en sont pas moins d'un genre qu'on réproue dans les bonnes familles, dit Gou.

– Pures calomnies, dit Anne-Marie-Tatiana Durand en souriant de nouveau à Wallance seul, confortant sa touche.

– Ce ne serait pas la première fois où on aurait commencé par me rire au nez avant de venir me manger dans la main, dit le commissaire.

Il fait allusion à ses innombrables pressentiments, quand il choisit comme solution à un assassinat le coupable le plus inattendu et qu'il parvient à ses fins à la surprise générale.

– Je ne vous ai jamais mangé dans la main, dit Gou qui n'aime pas voir ses retournement d'opinion mis à jour devant des subordonnés. Vous rire au nez, je concède que j'ai dû le faire, ajoute-t-il en le refaisant parce qu'à quoi servirait d'être divisionnaire si c'était interdit ?

– Je vous dis que madame n’est pas coupable, je vous en fais la prémonition, dit Wallance.

– Bien sûr, je suis innocente comme une enfant, monsieur le commissaire, dit Anne-Marie-Tatiana Durand en ramenant précautionneusement ses mains contre sa minuscule jupe (elle n’est pas de ces marquises qui gaspillent le tissu) comme si on en voulait à son entrejambe.

Elle a vraiment l’air d’une enfant, pas plus de vingt ans même si elle n’a pas ses papiers sur elle. C’est pour qu’un être aussi magnifique puisse y vivre en paix que Wallance s’échine depuis des années à rendre la planète plus sûre par ses arrestations et ses assassinats intempestifs.

– Tu parles, dit Fagis. Tu te fais désinnocenter jusque des trente fois par jour, les jours fastes.

À ce moment, un portable sonne.

– Rrrr, dit le commissaire puisque ce n’est pas le sien, pour faire comprendre à ses subordonnés que quand on travaille, on travaille.

Malheureusement, c’est celui de Gou qui répond sans scrupule.

– Bonjour, ma chère, dit-il.

Un grand sourire égaie le visage du divisionnaire pendant que les autres se sont tus et écoutent sa conversation.

– Ce soir à vingt heures trente, c’est parfait, dit encore le divisionnaire en se levant et s’apprêtant à quitter la pièce, sa soirée calée.

– Et moi ? dit Nathalie Malicorne, vexée d’un abandon si soudain alors que Gou la draguait encore il y a une minute.

– Une autre fois, lui dit Gou avec un de ses horribles sourires satisfaits en sortant.

– La blondasse, vingt fois elle a dit à monsieur Max qu’elle avait un revolver avec silencieux mais qu’il entendrait quand même parler d’elle, dit la Mariette.

– J’ai toujours été sûre que ça finirait comme ça, dit Anita Vigansa. Anne-Marie-Tatiana, elle aurait voulu garder tout le fric pour elle, elle avait la haine de devoir verser sa petite commission.

– On va mettre ça par écrit et on va vous faire signer les dépositions, dit Fagis.

– Mais enfin, Fagis, vous n’êtes pas un débutant, dit Wallance. On ne peut accorder aucun crédit à ces deux putes.

– On dit « prostituées », commissaire, dit Fagis qui s’est fait trop souvent reprendre par le commissaire pour ne pas savourer la position inverse.

– Anne-Marie-Tatiana Durand est innocente, il n’y a qu’à la regarder pour le savoir, dit Wallance en la contemplant à nouveau avec la même heureuse hébétude. C’est la Mariette et la Martiniquaise qui ont dû faire le coup ensemble, c’est évident. Vous n’avez qu’à me laisser seul avec madame pendant que vous interrogez les deux autres plus sérieusement, ajoute-t-il avec un geste explicite du bras et de la main pour montrer où le sérieux doit se nicher.

Encore un portable qui sonne mais, cette fois-ci, c’est le sien.

– Oui, répond-il énervé.

Il était en passe de se débarrasser d’importuns et voici qu’une autre surgit. C’est Martine. Wallance entretient avec l’épouse de Lavraut des rapports très intimes pour le bien du service<sup>1</sup>, il ne peut qu’avoir du respect pour la mère d’Anne, sa fille biologique

---

1. Voir *Chez l’oto-rhino* et tous les volumes suivants.

Achévé d'imprimer en octobre 2006  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1964  
N° d'édition : 145 613  
N° d'imprimeur : 06 XXXX  
Dépôt légal : novembre 2006

*Imprimé en France*



# Raphaël Majan

## Chair aux enchères

Cette édition électronique du livre

*Chair aux enchères* de Raphaël Majan

a été réalisée le 25 mai 2010 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer

en octobre 2006 (ISBN : 9782846821650)

Code Sodis : N44399 - ISBN : 9782818004586